

« Avec l'hiver qui s'en vient »

Pierre Lavoie

Number 26 (1), 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29447ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, P. (1983). Review of [« Avec l'hiver qui s'en vient »]. *Jeu*, (26), 139–140.

« avec l'hiver qui s'en vient »

Texte de Marie Laberge. Montréal, VLB éditeur, 1981, 104 p., ill.

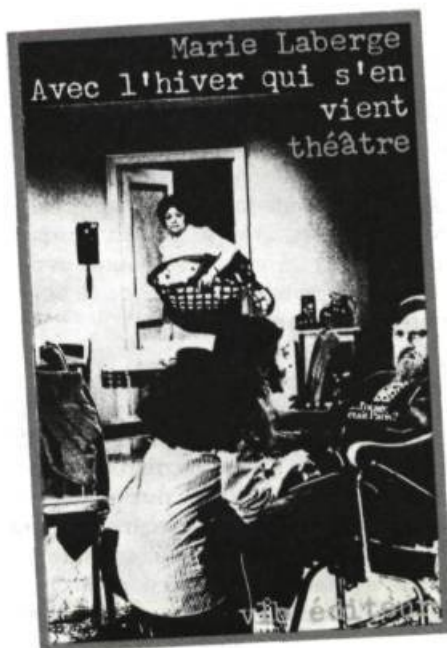
« Regarde, spectateur, remontée à bloc, de telle sorte que le ressort se déroule avec lenteur tout le long d'une vie humaine, une des plus parfaites machines construites par les dieux infernaux pour l'anéantissement mathématique d'un mortel. » (Jean Cocteau, *la Machine infernale*.)

la tragédie du quotidien

Situation classique en apparence: la cuisinière québécoise modeste, la voisine serviable et curieuse, le père qui se tait, la mère qui parle sans arrêt... Derrière l'illusoire apparence du déjà vu, cette tragédie du quotidien n'a rien de banal. Si Marie Laberge poursuit à sa façon la thématique des *Belles-Soeurs* de Michel Tremblay ou de *Encore un peu* de Serge Mercier, la distance qui l'en sépare est grande: nous sommes ici dans la tragédie, celle qui donne envie de crier, de hurler, celle qui remet en cause les dieux, l'existence même. Qu'était la tragédie classique, sinon ce miroir dans lequel les humains se reconnaissaient à travers les tourments, la fatalité qui accablaient leurs dieux, leurs héros? Aujourd'hui, les dieux sont morts. Nous sommes devenus nos propres dieux, dérisoires. Mais cette dérision du quotidien, dans laquelle nous nous reconnaissons avec horreur, est édifiée ici au rang du tragique.

Tout commence banalement, doucement... Une conversation téléphonique entre deux voisines amies, Cécile et Gilberte, se poursuit autour de la table de cuisine pendant que Maurice, le mari de

Cécile, circule, absent, muet depuis cinq semaines, depuis le début de sa retraite. Pendant une absence de Cécile, Maurice et sa fille tentent de se rejoindre dans le passé, par le biais du retour en arrière. Hélène, la jeune fille moderne et indépendante, cherche à retrouver la figure paternelle, tandis que Maurice cherche à retrouver la figure maternelle, celle qui a marqué son enfance et toute sa vie, la figure de cette tante Félicie qu'il aimait plus que sa propre mère, dont il avait tant besoin et qu'il n'a jamais pu ou su remplacer. Si la conversation entre Cécile et Gilberte nous fait rire et si la rencontre entre Hélène et son père nous émeut, la suivante, celle entre la mère et la fille, nous serre la gorge. Après la vi-



site d'Huguette, une employée du bureau où travaillait Maurice, c'est toute la rancœur et la solitude accumulées par Cécile pendant tant d'années qui explosent avec fracas sur la tête du brave jeune docteur, faussement compréhensif, dont la visite suit celle d'Huguette. Les deux scènes finales, entre Cécile et Maurice, l'une dans le passé, où Maurice hurle sa haine du sexe, de l'amour et de sa femme, et l'autre dans le présent, où Cécile réussit à le faire parler, avant qu'il ne sombre dans la psychose la plus totale, sont d'une force et d'une cruauté effarantes. Ces quatre scènes majeures suivent une montée rigoureuse, de plus en plus accentuée, entrecoupée par des intermèdes avec la voisine, avec l'employée de bureau qui ponctuent, à la façon d'un chœur, l'action principale, cette quête de la conscience, de la redécouverte de soi entreprise par Cécile.

Quel personnage que cette Cécile, que cette mère et épouse décidée à défendre sa peau envers et contre tous. Contre ce mari absent qui ne l'a jamais aimée, plus que jamais à la recherche d'une mère, et qu'elle doit soigner comme un bébé. Contre sa fille Hélène qui comprend mal son amour et qui, par égoïsme, n'a pas le temps de l'écouter. Contre Gilberte, son amie et voisine, l'esclave toujours consentante, et contre le jeune docteur, mal à l'aise tous les deux devant cette révolte qui les effraie. Tour à tour, ils conseillent à Cécile la résignation, l'éternel silence de la victime dévouée à son mari et à ses enfants.

Cette pièce, miroir de la fatalité moderne, nous oblige à constater que nous sommes pris au même piège, dans le même engrenage que les personnages: celui de la haine du couple Cécile-Maurice qui ont fini par se haïr après tant d'années de vie commune; celui de l'amour et de la tendresse, cherchés, exigés inlassablement, mais qu'on refuse de donner ou que l'on donne mal;

celui de la cruauté, de l'inconscience, de la mauvaise foi, de tous ces petits gestes, de toutes ces paroles anodines qui, répétés, finissent par tisser une toile; celui de l'impuissance, du désespoir, de la peur, de la victime et du bourreau incapables de vivre l'un sans l'autre. Piège du temps qui s'écoule, qui change, toujours le même. Engrenage de la lucidité qui conduit à la révolte, à l'abandon, à la folie.

Marie Laberge n'a pas seulement le sens du tragique. Elle a aussi celui du théâtre. Ses personnages secondaires bien campés, plus vrais que nature, synthèses de toutes les voisines, de toutes les réceptionnistes de bureau, de tous les jeunes docteurs consciencieux, comme la véracité des détails et des accessoires, en sont la preuve. Si la technique du retour en arrière n'est pas nouvelle, elle est utilisée ici parce que la structure de la pièce l'exige. Les différents lieux et les multiples éclairages, ainsi que l'alternance des monologues de Cécile et de Maurice contribuent à maintenir un rythme implacable qui, à la différence de la tragédie classique, n'aboutit pas à la mort, mais au désespoir et à la folie, à la mort de l'âme.

pierre lavoie